

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 47

Artikel: Ne dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nues au Japon, les propriétaires enferment leur argent et leurs valeurs dans des meubles spéciaux, qui leur servent de coffre-fort, mais qui, moins inflammables que les nôtres, sont souvent la proie des flammes.

Lorsqu'un incendie s'est déclaré, le commissaire fait sonner une grosse cloche placée au sommet d'une tour très élevée. Cette cloche doit sonner jusqu'à ce que le feu soit éteint. A ce signal, les pompiers (qui travaillent ordinairement avec les charpentiers à la construction des maisons) revêtent au préalable leur costume de circonstance, tandis que leurs femmes leur servent à manger.

Ils mettent des chaussures de paille qu'on nomme waradji (sandales) et se munissent d'un tobigitui (petit bâton dont le bout inférieur est garni de fer, d'une longueur d'environ deux mètres, qui sert à faire tomber les parois des maisons).

Avant de se rendre sur le théâtre de l'incendie, leurs femmes leur servent une tasse d'eau et leur remettent un petit billet sur lequel est inscrite une formule religieuse qui doit leur donner du courage et les préserver de tout accident. Au moment du départ, chaque pompier reçoit de sa femme un *petit briquet*, à titre de porte-bonheur et comme symbole de purification.

Et pendant qu'ils s'habillent, s'équipent, boivent leur tasse d'eau et font leurs salamalecs... la maison brûle.

Cependant, les voici réunis, généralement au coin d'une grande rue prise comme centre de ralliement, vêtus de leurs uniformes somptueux qu'envieraient nos sapeurs de campagne et que rehaussent des dessins fantastiques aux couleurs aveuglantes et représentant des dragons terribles ou de chimériques guerriers.

On confie au plus fort l'échelle de bambou, et la troupe des pompiers s'ébranle enfin pour se rendre sur le lieu de l'incendie.

Un autre fait qui prouve que les pompiers japonais ne sont jamais pressés, c'est que tout en « courant, » si un peloton en rencontre un autre, il prend le temps de le saluer avec le malstoï, sorte d'étendard en papiers de couleurs collés les uns aux autres et enroulés autour d'une grande perche.

Enfin, les voici arrivés en présence du fléau. C'est alors seulement qu'éclate leur bravoure. Ils escaladent les cloisons des toitures, font pleuvoir les tuiles et se rendent maîtres du feu en en faisant la part et en jetant bas la maison. L'écrivain qui donne ces détails ne fait pas mention des pompes, pourtant en usage sans doute.

Tout est éteint. En poussant de grands cris, figurés par les trois lettres *y-a-i* !

les pompiers plantent le malstoï à la place de la maison détruite.

Le plus curieux, c'est qu'une fois leur besogne terminée, les différentes compagnies se livrent à un pugilat en règle les unes contre les autres et même à des rixes sanglantes pour se disputer l'honneur d'avoir éteint le feu.

Une pendule indiscreète.

Les journaux de Paris nous racontent qu'un amateur de pendule en ayant volé une, il ne trouva rien de mieux, pour la cacher aux regards indiscrets, que de la dissimuler sous son épaule. Peu lui importait de passer pour un bossu ; il savait bien que sa bosse disparaîtrait.

Comme le voleur cheminait sans défiance, pensant, en sa naïveté, qu'on le considérerait comme affligé d'une difformité, la pendule se mit à sonner soudainement.

Si accoutumé qu'on puisse être à toutes les excentricités de la vie, il est douteux qu'on puisse entendre un phénomène pareil se produire dans un dos humain, sans concevoir quelques soupçons sur l'authenticité de la bosse. Parmi les passants, se trouvaient deux agents de la sûreté qui crurent devoir suivre le voleur et ne tardèrent pas à le voir entrer chez un horloger et en ressortir droit comme un I ! Assurément l'orthopédie ne faisait pas des miracles pareils. De là à mettre la main au collet du bossu, il n'y avait qu'un pas. L'infortuné gémit aujourd'hui sur la paille humide du Dépôt, apprenant aux dépens de sa liberté que, quand on détourne une pendule, la précaution la plus élémentaire consiste à supprimer la sonnerie.

Il est évident que messieurs les cambrioleurs vont faire leur profit de ce qui précède ; aussi les agents de police qui verront passer un bossu suspect feront bien, croyons-nous, de ne pas attendre que son dos ait sonné dix heures ou simplement la demie, pour le cueillir au plus tôt.

Ne dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ?

Lorsque vous voyez passer dans la rue un de ces agaçants personnages, un de ces parvenus, qui, oubliant leur origine, vous regardent de toute leur hauteur et ne vous accordent qu'un doigt quand vous leur tendez la main, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire en le quittant ; « Peu ! quel vaniteux !... ne dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ! »

Mais vous êtes-vous parfois demandé quelle était l'origine de cette locution populaire ? J'en doute, car Jupiter et autres dieux de l'Olympe sont aujourd'hui si démodés qu'on n'en parle presque plus.

Il y a quelques semaines, cependant, Romain Coolus, l'un des écrivains du *Figaro*, nous a donné l'explication dont nous parlons, dans un long article que nous allons résumer :

Il y eut une époque où Jupiter, ce maître des dieux, se plaisait à mettre au monde des variétés d'enfants, issus directement de lui.

Une après-midi qu'il ne savait comment tuer le temps, il se dit qu'en pensant violemment, il arriverait à concevoir : il se boucha les oreilles, ferma les yeux et concentra sa volonté sur elle-même. Mais une migraine terrible ne tarda pas à se déclarer ; et Jupiter pria son fils Vulcain de lui ouvrir le crâne d'un coup de massue. Celui-ci exécuta l'ordre de son père, et aussitôt on vit sortir du cerveau de Jupiter une divinité radieuse, armée de pied en cap, et portant un bouclier resplendissant. C'était Minerve, déesse de l'intelligence, protectrice de l'industrie et des arts.

Jupiter ne voulut pas l'avouer par fausse honte, mais cette expérience faillit lui coûter cher ; la lance et l'appareil guerrier de son illustre fille lui blessèrent les méninges et de grands troubles cérébraux s'ensuivirent. Consultés, les médecins célestes affirmèrent que le Dieu courrait les plus grands dangers, s'il récidivait.

Mais Jupiter n'avait pas renoncé à ses prétentions génératrices ; à peine fut-il guéri que sa fantaisie le reprit. Seulement il estimait trop nécessaire à l'équilibre du monde la santé de son cerveau d'élite pour la compromettre à nouveau dans des opérations aussi anormales. Après mûres réflexions, il lui sembla que la seule partie de sa physiologie qui ne pût avoir à souffrir de ces expériences était sa cuisse. Il la mit aussitôt à l'épreuve et ses prévisions se trouvèrent justifiées. Bon an mal an, elle pouvait fournir un contingent d'une centaine de gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux. Jupiter en profita pour consolider sa puissance très ébranlée à la suite d'un certain nombre de krachs cosmiques ; il plaça toutes ses créatures dans les meilleurs postes et au plus haut rang des nations civilisées. La morgue de ces messieurs est demeurée proverbiale.

Croquis.

LA FEMME QUI PORTE LES CULOTTES. — Ordinairement, la femme qui *porte les culottes* a le ton haut, le regard impérieux, la mine altière ; tout chez elle annonce le commandement ; l'époux, au contraire, est humble, soumis, empressé ; il a l'air du fils de sa femme ; il redoute son coup-d'œil, tremble à sa voix et paraît auprès d'elle l'obéissance passive, incarnée. *J'irai, j'y ai été, j'y vais*, sont les trois expressions qui reviennent le plus souvent, et presque seules, dans son vocabulaire conjugal.

Vient-on lui demander son opinion sur un objet important, il louvoie, tergiverse, fait mille réponses évasives jusqu'à l'arrivée de sa femme, ou jusqu'au moment où, après l'avoir consultée, il reprend de l'assurance, parle à bouche ouverte et se prononce d'autant plus courageusement, qu'il se sent épaulé par une réserve puissante.